

ETC



« L'art entre diffusion et prospection : État des lieux » Une présentation

Luce Lefebvre

Numéro 58, juin–juillet–août 2002

Diffusion et prospection : État des lieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35281ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lefebvre, L. (2002). « L'art entre diffusion et prospection : État des lieux » : une présentation. *ETC*, (58), 4–4.

« L'ART ENTRE DIFFUSION ET PROSPECTION : ÉTAT DES LIEUX ». UNE PRÉSENTATION.

e ne peux m'empêcher, d'entrée de jeu, dans la présentation de cette rencontre, qui regroupait les interventions – que vous êtes invités à lire – d'artistes et d'historiens de l'art, de mettre un bémol à un titre qui me semble surfait. « Un certain » état des lieux serait déjà plus juste, « Approches possibles de la question » plus simple, au moins plus près de la vérité et de la réalité des allocutions des participants.

Ceci dit, le deuxième titre proposé était « art et insoumission », et c'est ce sous-titre, me semble-t-il, qui surinvestit l'ensemble des textes. Un sous-titre comme un « en plus » qui laisse voir au-delà. Un sous-titre comme un écart qui laisse voir à côté. Peut-être plus proche d'ailleurs de cette prospection qui voulait s'entendre dans son sens premier d'*investigare* : recherche de nouveaux territoires.

Mais, là encore, il s'agirait d'une « certaine insoumission » qui semble s'illustrer majoritairement à travers la valorisation d'une esthétique qui prône l'échange et la rencontre très concrète entre l'artiste et le récepteur de son travail. Une valorisation explicite des pratiques performatives comme lieux nouveaux à exploiter, ou plus précisément à exploiter d'une manière autre que ne l'avaient fait les formes historiques¹ de ces pratiques. C'est-à-dire, ici, en actualisant – et en dialectisant les associations binaires prospection/diffusion ou création/diffusion. Ce dernier terme n'étant, d'ailleurs, pas entendu comme nécessairement lié à l'État ou au marché de l'art. Avec raison.

Non pas que ces connections soient injustifiées – elles sont justifiées – mais le terme « diffusion », tout comme celui de « prospection » et tout comme – et surtout – celui de « d'expérience de l'œuvre », également suggéré à la réflexion, recouvrent un vaste champ et l'on peut comprendre la tentation de l'ancrage concret. Ceci dit en référence aux discours qui ont été proposés, comme si ils se modulaient tout naturellement en fonction du mode d'action des exemples choisis. Ainsi, il me semble que l'on nous convie, dans la plupart des interventions, non pas tant à une réflexion sur l'idée d'« expérience de l'œuvre » qu'à une expérience des expériences proposées. Ce qui est différent.

Mais non moins instructif et générateur de sens. Au contraire, ce qui apparaît, par exemple, dans les analyses montrant les stratégies mises en place pour contrer une diffusion qui semble soit déficiente, soit trop liée à une normalisation (du faire en diffusion), est la création d'imaginaires particuliers, singuliers, dans un détournement souvent très poétique d'une notion triviale : si la notion de diffusion n'est pas remise en question elle est cependant interrogée à travers des expériences de création – toujours intéressantes et pertinentes – qui indiquent une nécessité de partage d'un soi avec autrui. Dès lors, en parallèle à des expériences conçues – appréhendées – en fonction d'un public (*at large*, in-



cluant l'idée de communauté et celle de collectivité), s'élaboreraient d'autres expériences où le « public-cible » serait un individu. C'est-à-dire, un diffusé ciblé impliquant un sujet et non un collectif. Ou un sujet inclus dans un collectif mais qui serait à différencier de ce même collectif. Dans ce qui se voudrait peut-être la rencontre de deux singularités à travers la conjonction de deux actions – celle du regardeur et celle du créateur – qui ouvrirait à la fois à une prise de conscience (politique) partagée, à une implication sociale commune et à une rencontre (expérience artistique) à chaque fois singulière avec l'œuvre et le créateur. Un *Zeitgeist* ambitieux en phase sur le discours dit de la post-modernité dans sa valorisation de l'altérité – « une revendication de la différence avec et contre d'autres différences » – et dans sa recherche de l'intersticiel, paradoxalement ancré en même temps sur le réel.

Mais force est de penser qu'il y a tant de pratiques, en art actuel de pointe, autres que celles orientées vers une esthétique inter-relationnelle, tout aussi signifiantes par rapport à la création et au monde. Et par rapport à la problématique proposée. Mettre en exergue une contre-instrumentalisation (dans l'inversion du rapport de domination diffusion/création) n'est-ce pas nécessairement conserver l'instrumentalisation ? Un transgressif qui se transgresse lui-même, à travers sa propre mise en abyme, ouvre à un système en boucle qui cultive ses résurgences. Peut-être.

C'est peut-être encore – et aussi – cela qui a été explicitement dit dans les beaux commentaires de Christine Palmiéri, Johanne Chagnon, Jean-Philippe Uzel, Isabelle Lelarge, Marie Fraser et Michaël La Chance. En indiquant implicitement dans le même mouvement une création qui cherche, par l'émergence d'une réflexion sur les axes seconds transgressif/transit, une possible insituabilité.

LUCE LEFEBVRE

NOTE

¹ Klein, Fluxus, Internationale Situationniste (dissoute en 1972 pour échapper à toute récupération, ce qui est symptomatique de ces années), Beuys, Actionnisme viennois... qui tous assez également soucieux de briser la fracture de l'art avec la vie et le quotidien élaborent des pratiques qui s'y réalisent directement. Ce sont les concepts-clés de ces pratiques (détournement, art-marchandise, action directe, emphase mise sur le corps) qui continuent de susciter des résurgences.